

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



L'Amour bédouin Majnûn et Antar

Leylâ et Majnûn

L'histoire de *Leylâ et Majnûn* est connue : deux enfants d'une tribu berbère gardent les troupeaux ensemble quand ils sont petits, deviennent inséparables, s'aiment, mais quand le père du garçon demande la main de la fille, le père de Leylâ la lui refuse sous le prétexte que leur amour s'étant trop affiché publiquement cela serait contraire aux moeurs de la tribu. Leylâ est mariée à un homme à qui elle se refuse sexuellement. Le garçon, en pèlerinage à La Mecque, au lieu d'implorer Allah de le guérir de son amour, lui demande de le lui conserver pour toujours. Il devient un fou d'amour (Majnûn signifie fou en arabe - on a d'ailleurs un mot en alsacien, ou plutôt en judéo-alsacien : meschugge, qui a peut-être la même racine sémite), erre dans le désert avec les animaux sauvages, se complaît dans sa douleur et va même - du moins dans la version turque de l'histoire - jusqu'à refuser l'union avec sa bien-aimée, lorsque celle-ci devient libre après la mort de son mari.

Je dispose de trois versions de cette folle histoire d'amour, la persane, la turque et l'arabe. C'est Nizâmî, le poète persan du XIIème siècle, auteur de *Chosroès et Chînîn*, ainsi que du *Pavillon des sept Princesses*, qui la célèbre dans un long poème qu'un Anglais érudit, peut-être médecin attaché à la Compagnie des Indes orientales, a traduit en vers shakespeariens¹. La version turque² est du poète Fuzûlî né en Irak vers la fin du XVème siècle. Mais Fuzûlî semble suivre son prédécesseur d'assez près (on appelait cela une réplique), même s'il oriente son sujet encore plus vers le mysticisme que Nizâmî (à moins que ce ne soit sa traductrice, une orthodoxe-arabe, elle-même très portée sur le mysticisme, qui soit responsable

¹ Voir : *Lailî and Majnûn, a Poem from the original persian of Nazâmî by James Atkinson of the honorable East India Company's Bengal medical service, édit. A. J. Valpy, M. A., Londres, 1836*

² Voir : *Fuzûlî : Leylâ and Mejnûn, introduction and notes by Prof. Alessio Bombaci, translation by Sofî Huri, édit. George Allen and Unwin, Londres, 1970*

de cette orientation). Enfin André Miquel nous présente des poèmes traduits de l'arabe et qui racontent toujours la même histoire³.

On voit tout le chemin parcouru depuis l'histoire de *Wîs et Râmîn* du Persan Gorgâni, toute consacrée à l'amour corporel et à la magie des sens. Il n'est donc pas étonnant que les mystiques se soient appropriés le thème de Majnûn : la beauté de l'aimée n'est qu'un reflet de la beauté divine ; l'émotion profonde créée par la passion permet l'élévation vers Dieu ; l'abstinence sexuelle, la jouissance de la douleur, l'espoir de l'union avec son amante au paradis font de Majnûn un saint qui n'aspire plus qu'à la quête de Dieu.

Ce sont les poètes persans et turcs qui ont orienté l'histoire de *Leylâ et Majnûn* dans cette direction. Cela ne semble pas être le cas de la légende originale arabe célébrée dans les poèmes rassemblés par André Miquel et dont l'auteur, selon la tradition, est Majnûn lui-même (mais, nous dit André Miquel, ce n'est qu'une fiction). La légende, dit-il, a commencé à prendre forme vers la fin du VII^{ème} siècle dans les villes de Bassorah et de Kûfa. Et puis, à force d'être racontée la légende est devenue biographie, est devenue partie intégrante du patrimoine arabe classique. Et, aujourd'hui restent tous ces poèmes que l'on a voulu attribuer à Majnûn lui-même et « où passent ces grands thèmes que la légende, elle aussi, développe : l'amour, évidemment, avec la folie, la mort. Et la nuit (*layl* en arabe) dont la femme aimée, à une lettre près, porte le nom » (je rappelle que *les Mille et une Nuits*, en arabe, se disent : *Alf Layla wa-Layla*). Dans la version arabe (qui est à l'origine des deux autres versions, rappelons-le) on ne retrouve aucune trace de soufisme. Et la folie qui frappe Majnûn est une punition infligée par Allah. Le père de Majnûn l'avait emmené à La Mecque pour qu'il prie pour que Dieu le débarrasse de cet amour sans espoir. Et lui, au contraire, prie que cet amour ne le quitte jamais !

³ Voir : *Majnûn, L'amour Poème, choix de poèmes traduits de l'arabe et présentés par André Miquel, édit. Sindbad - Actes Sud, Arles, 1999*

« Me voici, ô Seigneur, contrit et regrettant
Ces péchés à la chaîne, hélas ! et trop flagrants !
Mais s'il s'agit d'amour, de Laylâ, si je dois
Ne plus la voir, au repentir je ne m'engage,
Comment faire autrement ? Mon cœur est son otage.
T'obéir, mais comment ? L'abandonner pour toi ? »

Et dans la version de Nizâmî il demande à Dieu :

« Let Love but die with death »
(Que mon amour ne meure qu'avec moi)

Je ne suis pas entièrement convaincu par la traduction d'André Miquel. Mais c'est une poésie qu'il faut probablement goûter dans sa langue originelle, car en français elle paraît bien conventionnelle. Et je ne suis pas non plus convaincu par sa façon d'expliquer comment ces tribus guerrières ont pu s'enthousiasmer pour ce genre d'amours platoniques : frustration de tribus restées à l'écart et qui n'ont pas pu participer à l'expansion guerrière de l'Islam ! Mais d'abord parlons d'un autre poème bien plus important que celui de Majnûn : **le Roman d'Antar**...

Le Roman d'Antar

Clément Huart, dans son Histoire de la littérature arabe⁴, cite ce jugement de Caussin de Perceval sur **le Roman d'Antar** : « On y trouve une peinture fidèle de la vie de ces Arabes du désert... Leur hospitalité, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pillage, leur goût naturel pour la poésie, tout y est décrit avec vérité... Un style élégant et varié, s'élevant quelquefois jusqu'au sublime ; des caractères tracés avec force et soutenus avec art, rendent cet ouvrage éminemment remarquable ; c'est pour ainsi dire l'Iliade des Arabes ». **L'Iliade** c'est peut-être un peu exagéré. Il n'empêche que j'ai été moi aussi tout de suite charmé par cette histoire et que je l'ai fait lire à Annie qui l'a trouvée délicieuse. Lamartine lui-même a admiré la scène de la mort d'Antar qui, touché

⁴ Voir : Cl. Huart : *Littérature arabe*, édit. Libr. Armand Colin, Paris, 1902

par une flèche traîtreusement empoisonnée, reste assis sur son cheval, appuyé sur sa lance, et par la terreur qu'il inspire encore à ses adversaires, assure la retraite de sa tribu.

Alors comment cela se fait-il que l'on ne trouve aucune édition complète de ces manuscrits ? De ceux que Cardin de Cardonne a, paraît-il, rapportés de Constantinople à Paris, ou de ceux qui se trouvaient, d'après Poujoulat, à la Bibliothèque Impériale de Vienne et que von Hammer avait rapportés du Caire en 1802 ? Chauvin⁵ n'avait indiqué que deux éditions, une traduction partielle faite par Tarrick Hamilton (que j'ai découverte à Delhi, chez un libraire-antiquaire situé dans un endroit difficile à trouver, un quartier de villas, mais une véritable caverne d'Ali Baba, dont je n'ai malheureusement pas pu profiter, pressé par le temps et n'ayant pas assez d'argent sur moi) et puis celle de l'orientaliste autrichien von Hammer-Purgstall qui se trouve dans ma bibliothèque (4 volumes⁶). Et cette dernière édition est certainement loin d'être complète. Elle se termine avec le mariage d'Antar. Or les manuscrits de Vienne se composaient de 33 volumes in-folio et contenaient 4000 pages. Qu'est-ce qu'ils attendent chez Sindbad-Actes du Sud ? Seul l'éditeur Piazza a publié une transcription de quelques extraits mais plus pour mettre en valeur l'illustrateur orientaliste E. Dinet que pour le texte. Driss Cherkaoui⁷ qui a traité des relations du texte avec l'histoire et avec d'autres romans populaires arabes dans une thèse de doctorat et qui ne semble pas connaître la traduction de von Hammer, indique pourtant que d'autres traductions partielles ont paru récemment en Angleterre (Diana Richmond et H. T. Norris).

⁵ Voir : *Victor Chauvin : Bibliographie des Ouvrages Arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe Chrétienne de 1810 à 1885*, édit. Institut du Monde Arabe, fac-simile de l'édition de l'Imprimerie H. Vaillant-Carmanne, Liège, 1892

⁶ Voir : *Aventures d'Antar, Roman Arabe, trad. française par M. de Hammer, publiée par M. Poujoulat*, édit. Amyot, Paris, 1868-69

⁷ Voir : *Driss Cherkaoui : Le Roman de 'Antar, Perspective littéraire et historique*, édit. Présence Africaine, Paris-Dakar, 2001

Antar est un bâtard né d'une esclave noire et d'un seigneur de la tribu des Béni-Abs. Il est lui-même noir et esclave, ce qui ne l'empêche pas de tomber amoureux de sa cousine Abla, devient un guerrier colossal, capable de se battre tout seul contre des centaines d'adversaires, d'étrangler un lion à mains nues et de chanter les splendeurs de sa belle et sa propre gloire en vers admirables. Après de nombreuses aventures il obtient d'abord d'être adopté par son père et, beaucoup plus tard, de se voir accorder par son oncle - du bout des lèvres - la main d'Abla. Mais son oncle ne renonce jamais, cherche à se débarrasser de lui et à marier sa fille à d'autres prétendants. Tout le poème n'est qu'une longue suite de combats, de razzias et de guerres.

L'histoire est en général récitée par des conteurs. « *Il faut avoir pris place* », nous dit Poujoulat, « *à une assemblée de Bédouins au milieu de leur camp, à l'heure où le soleil a disparu derrière les collines de sable et où la fraîcheur descend du ciel splendidement étoilé... Leur âme est tout entière au héros... Est-il victime d'une perfidie ? Que Dieu confonde les traîtres ! disent-ils. Lorsque le héros triomphe : Louanges à Dieu, le seigneur des Armées ! Mais tout devient silencieux, quand le conteur peint une beauté : le portrait se termine toujours par ces mots : Dieu soit loué qui a créé de belles femmes ! Et cette exclamation est répétée par les auditeurs, émus d'enthousiasme et d'admiration* ».

Il y aurait beaucoup à dire sur ce roman, sur son style, sur sa poésie, bien moins précieuse que celle de Gorgâni ou de Nizâmi, même si les métaphores et même les hyperboles qui ornent forcément toute poésie orientale, n'ont pas disparu, sur ses personnages à la psychologie bien campée, sur l'esprit de chevalerie que l'on est surpris de trouver ici (sentiment de l'honneur, attitude envers les femmes, importance de la poésie, etc.), sur la présence fréquente de la Perse (le roi Khosrow) et de son influence sur l'épopée (beaucoup de similitudes avec le héros Rostam du *Livre des Rois* de Ferdousi), etc.

Mais ce qui m'intéresse avant tout c'est la façon dont on voit l'amour dans cette société bédouine. Et je vois beaucoup de points communs, au début de cette histoire du moins, avec Majnûn.

Antar et Abla se connaissent enfants. Il est vrai qu'il ne devient conscient de son amour que lorsqu'il entre dans sa tente et qu'il voit sa mère lui coiffer ses longs cheveux noirs. Son amour est d'abord souffrance :

*« Sa démarche, semblable à celle de la gazelle,
me rend malade quoique je cache mon mal.*

*O Abla! la peine ne fait que redoubler mon amour ;
Mon courage a résolu de la supporter,
quel que soit le sort qui m'attende ».*

Il s'humilie devant sa bien-aimée :

*« Je m'humilie pour Abla et je lui consacre tous mes soins ;
Pour ton amour je me soumets quoi qu'il m'en coûte ;
pour ton amour j'affronte la mort.*

O gazelle du Hedjaz ! aie pitié de moi, écoute ma parole ! »

Il la célèbre :

*« O Abla, qui pourrait décrire ta beauté?
Dirai-je que ton visage égale l'éclat de la lune ?
mais la lune a-t-elle des yeux de gazelle ?
Dirai-je que ta taille ressemble à une branche d'arab ?
Mais la branche d'arab a-t-elle ta grâce ? »*

Comme Majnûn hume le vent qui vient du Yémen et lui apporte l'âme de sa Leylâ, Antar lui aussi, lorsqu'il approche des Montagnes Heureuses et du Vallon Arrosé, sent le souffle de la brise et laisse parler son cœur :

*« Le vent qui souffle du côté des Montagnes Heureuses
rafraîchit mon cœur et adoucit mes peines
Mais je ne reviendrai pas au milieu des Absiens
sans la vierge qui respire sous leurs tentes.*

*C'est elle qui me fait aimer l'air de ces montagnes,
et c'est son regard qui me retient au bord du tombeau.*

Quand le soleil se couche, il lui dit :

Lève-toi, et la terre sera encore éclairée de tous les feux du jour !

La lune lui dit : Qu'ai-je besoin de me lever ?

Ton éclat est aussi doux que le mien,

parais, et la nuit retrouvera son flambeau ! »

Antar comme Majnûn est rempli de son amour :

*« O Abba ! mon amour pour toi dépasse toutes les bornes,
je ne rêve que toi et rien au-delà.
O Abba ! ton amour est dans mes os,
mêlé à mon sang et à l'esprit de ma vie ».*

Et pour finir, ce beau vers :

*« J'aime à baiser les épées,
parce qu'elles brillent comme les perles de ta bouche ».*

Amour-passion des sens dans *Wis et Râmîn* (milieu du XIème siècle), amour déjà romantique et qui doit mûrir (l'homme Khosroès surtout) avant de prétendre à l'accomplissement sexuel dans *Khosroès et Chîrîn* (fin XIIème), amour complètement platonique dans *Majnûn* (le platonique est arabe, l'avatar mystique de cet amour est persan) qui, dans sa version Nizâmi, date de la même époque et amour également très romantique et courtois dans *le Roman d'Antar* que la tradition attribue à un poète du IXème siècle mais qui n'a été fixé par écrit qu'au XIIème siècle également. Comment interpréter tout ceci ? Brigitte Musche, dans une étude⁸ sur la représentation de l'amour dans la poésie orientale ancienne, essaye de suivre l'évolution des relations entre sexes depuis la plus haute antiquité (la période sumérienne) jusqu'à l'époque sassanide: amour sauvage et viol des femmes dans *Gilgamesh* (encore qu'on y trouve la fameuse histoire de la putain qui déniaise l'homme sauvage qui en devient intelligent mais perd le contact avec les animaux), premiers éléments romantiques lors de la période assyrienne et babylonienne (Sémiramis, Reine de Saba, *Cantiques* de Salomon) et influence égyptienne où l'amour est déjà très romantique (puissance de l'amour, chagrin d'amour, intervention de la magie), développement de l'individualisme à l'époque achéménide contem-

⁸ Voir : *Brigitte Musche: Die Liebe in der altorientalischen Dichtung, édit. Brill, Leiden, 1999*

poraine de l'époque grecque classique et donc en même temps individualisation du couple, puis époque grecque plus tardive, conquête d'Alexandre et dynasties parthes (c'est l'époque d'*Amor et Psyché*, de Jason et Médée, de *Philémon et Baucis*, etc.), enfin vient l'époque sassanide (de 225 à 650, jusqu'à la conquête musulmane). Or ce qui est intéressant, et c'est ce que Brigitte Musche met en valeur, c'est cette influence bédouine qui existe déjà avant l'avènement de l'Islam à la cour sassanide et qui est très nettement une nouvelle forme d'amour, un amour idéalisé qui se démarque de l'amour citadin beaucoup plus réaliste avec lequel il coexiste. Et pour Musche il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est cette forme d'amour idéalisé qui est à l'origine de l'amour courtois d'Europe. C'est l'Espagne et la Provence qui ont transmis ces conceptions par l'intermédiaire des troubadours aux cours européennes du XI^{ème} siècle. Il a pourtant fallu des siècles, dit Brigitte Musche, avant que l'amour romantique, avec ses aspects psychiques et émotionnels, soit devenu l'idéal même du bonheur. L'influence de l'Orient sur l'Occident est un sujet passionnant à étudier (à propos de l'esprit de chevalerie, p.ex.). Reste ce mystère de l'amour bédouin. Musche cite l'explication d'un auteur arabe : à la saison sèche les tribus campaient souvent ensemble aux mêmes pâturages. Les jeunes gens se rencontraient et nouaient des relations forcément rompues lorsqu'à la saison humide les tribus se séparaient à nouveau. L'amour ne pouvait aller à son terme. Les moeurs, les règles sociales l'en empêchaient. La séparation était vécue comme quelque chose de fatal et l'amour comme une souffrance qu'il fallait idéaliser. Peut-être est-ce là l'explication. Je n'en ai pas d'autre. Mais on peut aussi se demander si cette façon si irréaliste de voir la femme n'est pas à l'origine de ce qui allait devenir plus tard la conception de la femme dans l'Islam.

(2002)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, L'âge d'or arabo-persan.*